

La maîtrise

L'Autre Maison de Mathieu Roy, Québec, 2013, 105 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 31, Number 4, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2013). Review of [La maîtrise / *L'Autre Maison* de Mathieu Roy, Québec, 2013, 105 min]. *Ciné-Bulles*, 31(4), 46–47.

La maîtrise



LUC LAPORTE-RAINVILLE

Une forêt. Plus inquiétante que paisible. Des troncs d'arbres s'élèvent vers les cieux comme les barreaux d'une prison. Au cœur de cette nature hostile, un aîné marche, les yeux remplis d'effroi. Une musique dissonante, d'abord discrète, occupe de plus en plus le paysage sonore. Une menace rôde dans le hors champ.

À lire ces lignes, on pourrait croire que **L'Autre Maison**, premier long métrage de fiction de Mathieu Roy (**Surviving Progress**, 2011, documentaire coréalisé avec Harold Crooks), instaure d'emblée les bases d'un récit horrifiant. Or, rien n'est plus faux. La trame narrative, largement autobiographique, se concentre plutôt sur le drame d'une famille désunie. D'un côté, Henry Bernard (Marcel Sabourin), un retraité souffrant de la maladie d'Alzheimer qui habite une maison à l'écart de la civilisation (l'homme de la forêt, c'est lui). De l'autre, deux fils que tout sépare, vivant difficilement cette situation. Le premier, Éric (Émile Proulx-Cloutier), demeure avec son père dont il prend soin jusqu'à s'oublier lui-même. Le second, un reporter prénommé Gabriel (Roy Dupuis), choisit la fuite dans la cou-

verture d'événements internationaux. Dans les deux cas, la béatitude fout le camp.

Pourquoi alors utiliser, dans cet incipit, les codes du cinéma d'épouvante? Pourquoi s'efforcer de mettre en images un univers cauchemardesque pour relater un drame intimiste? La réponse se trouve dans l'usage métaphorique des paysages par lequel Roy cherche à illustrer les états psychologiques de ses personnages, à les inclure dans des environnements susceptibles d'incarner leurs tourments. Topographe des âmes humaines, il trafique la nature pour en faire une monstruosité immanente. Ainsi en est-il de la scène évoquée en début de texte. Car si Henry est à ce point bouleversé par ce qui l'entoure, c'est que tout lui semble indéfinissable, inquiétant. La maladie d'Alzheimer annihile ses repères, lui donne le vertige jusqu'à provoquer chez lui une frayeur ineffable. Intrinsèque au personnage, la menace trouve, chez Roy, une incarnation plastique et met ainsi à l'œuvre une véritable psychologie du paysage. Le possible hors champ comme dangerosité n'est que tromperie.

Ce travail formel, impeccable en tout point, ajoute une dose d'ambition à cet objet cinématographique qui ne tombe jamais pour autant dans le simple exercice de virtuosité. Le cinéaste fait montre d'une maîtrise technique peu commune, instaurant une atmosphère d'étrangeté qui provoque une tension dramatique par des manifestations récurrentes, notamment cette inquiétante brume sur le lac devant la maison. Encore une fois, cela permet au réalisateur de mettre en images les troubles de la psyché humaine, ici la perte de mémoire assimilée à un environnement vaporeux, manifestation visuelle de la pensée confuse d'Henry. Plus encore, on y décèle la métaphore de deux fils qui ne savent comment aider leur père. Doivent-ils lui imposer une vie en résidence spécialisée? Gabriel semble le croire, alors qu'Éric le refuse. Or, cette incapacité décisionnelle résulte d'une plongée dans l'inconnu qui se manifeste sans cesse. L'apogée de cette incertitude est atteint dans la séquence où Éric, exténué par les comportements erratiques de son père, sort en pleine nuit et marche vers le lac. Les pieds dans l'eau, il contemple le paysage voilé par de fines particules



aqueuses en suspension dans l'air avant d'aller s'y perdre. Comme s'il s'agissait des prémices d'un suicide — symptômes d'un individu qui n'en peut plus de côtoyer la déliquescence d'un être cher. Conscience confuse d'un jeune homme en proie à une tristesse infinie.

Cette recherche plastique, au service de la psychologie, est sans doute l'élément le plus original de cette fiction qui, par son sujet, s'apparente à **La Vie avec mon père** de Sébastien Rose (2005), long métrage abordant aussi l'histoire d'un père aux prises avec une maladie dégénérative. Sans oublier que l'on y trouve deux fils mal assortis, dont la relation sert de bougie d'allumage à une réflexion sur le sort réservé aux plus démunis. Pour peu, on serait tenté de crier au plagiat...

Pourtant, **L'Autre Maison** transcende largement la création de Rose. Non seulement par la vision d'esthète de son auteur, mais aussi par un scénario qui privilégie une ouverture sur le monde. Le récit met en parallèle la petite et la grande histoire pour créer une dualité réflexive sur la souffrance humaine. Il oppose au

drame de la famille Bernard la couverture journalistique que Gabriel fait en Afghanistan, où s'affrontent forces de la coalition et talibans. La douleur intime (la maladie d'Alzheimer d'un père) trouve ainsi un écho dans ce malheur collectif. Si bien que le spectateur se questionne sur le sens à donner à tout cela. Un malheur qui touche un peuple entier est-il plus important que celui qui s'acharne sur une seule famille? La souffrance — physique ou morale — peut-elle être évaluée selon des critères objectifs? Comment savoir si la douleur est plus vive chez les uns que chez les autres? Une myriade de questions que le cinéaste laisse en suspens pour mieux alimenter les conversations « postvisionnement ».

On pourrait bien sûr arguer que Roy surligne les enjeux narratifs à grand renfort de musique lyrique. Cette scorie est néanmoins mineure tant les qualités du film sont légion. D'ailleurs, cette première incursion du côté de la fiction est servie par une puissante distribution composée de Marcel Sabourin, au sommet de son art, d'Émile Proulx-Cloutier, très juste, et du toujours intense Roy Dupuis. Bref, un

long métrage qui captive de bout en bout par sa virtuosité, doublé d'un habile contrôle du langage cinématographique, lequel n'est sûrement pas étranger au fait que Roy ait travaillé à quelques reprises avec Martin Scorsese. Assistons-nous à la naissance d'un authentique auteur de fiction? Seul le temps le dira... (Sortie prévue: 18 octobre 2013) ▀



Québec / 2013 / 105 min

RÉAL. Mathieu Roy **SCÉN.** Mathieu Roy et Michael Ramsey **IMAGE** Steeve Asselin **SON** Claude La Haye **MONT.** Louis-Martin Paradis **PROD.** Roger Frappier et Félize Frappier **INT.** Marcel Sabourin, Émile Proulx-Cloutier, Roy Dupuis, Florence Blain Mbaye, Julie Gayet **DIST.** TVA Films